

# LE POÈTE NATIONAL DICKS ET SON ŒUVRE

par JULES KEIFFER, Inspecteur principal honoraire.

(Suite.)

D'KIRMESGËSCHT, 1 acte, texte et musique de Dicks, 30 août 1856.

On peut, dans une certaine mesure, appeler cette pièce une petite comédie de caractères, parce que, en dehors des situations vraiment comiques, elle présente quelques personnages fortement et nettement dessinés. Pour ce motif, je détaillerai quelque peu l'action, tandis que, dans la suite, je serai forcément beaucoup plus bref. Un menuisier de la capitale, qui a l'air bien situé, invite à la grande foire quatre cousins pour que sa fille puisse faire choix d'un mari. Cependant, la jeune fille, depuis longtemps, a donné sa parole au fils du voisin. Malheureusement, les deux pères sont brouillés depuis le jour où le voisin a plaisanté l'idée fixe du menuisier qui est convaincu que sa vocation avait été d'être fabricant d'instruments plutôt que simple ébéniste. Le jeune homme éconduit s'est rendu à l'étranger, d'où il est revenu pour s'engager comme ouvrier chez le père de sa bien-aimée, lequel le croit Allemand puisqu'il ne parle que cette langue. L'ouvrier, après avoir compris le but de ces invitations, cherche naturellement à évincer ses rivaux en se faisant passer pour l'un ou l'autre des cousins qu'on attend encore. L'un d'eux, taxé d'imposture de cette façon, se fâche au point de réclamer, non sans nous étonner, au maître de la maison le payement d'une ancienne créance. Le menuisier étant pris au dépourvu, son jeune ouvrier fournit l'argent nécessaire, qu'il emprunte à son père. Les voisins se réconcilient, et les cousins sont retenus pour la noce. Il ferait facile de déduire quelque leçon morale de la pièce, mais le principal but du poète est autre. Les cousins arrivent l'un de l'étranger et les autres des diverses parties du pays. Nous allons donc entendre parler les quatre idiomes de notre dialecte ainsi que l'allemand parlé par l'ouvrier et mutilé par son patron. De plus, l'un des invités qui vient de terminer son tour de France fait semblant d'avoir oublié sa langue maternelle et emploie à tout moment, mais avec beaucoup d'exagération, des mots français à terminaisons luxembourgeoises. Le cousin d'Echternach, empêché, est remplacé par sa mère, qui amène ses autres enfants, tout jeunes encore, et son petit chien. La présentation des enfants au menuisier est d'une réalité et d'un naturel achevés. Il semble impossible de ne pas reproduire cette scène, en dehors d'un couplet et de deux strophes d'une chanson généralement connue et d'un enseignement éminemment pratique.

O jemen wat as dén do am Schwés!  
Den arme Man dén dét mer lét  
E wës jo net me' wât e sët.  
E stirkelt fir en Trett ze gön  
E kann op këngem Bê me' stôn.  
O jemen wat as dén do am Schwés! (14°)

Et wor e Métchen zu Götzen oho!  
Mat An ewe' feierech Bletzen oho!  
'T wolt alle Mënner gefålen  
Fir mat senge Freier ze brålen oho! . . .  
Dir Médercher lost iech bele'eren oho!  
A komt hier e gudde Rôt he'eren oho!  
Måcht net ewe' d'Métche fu Götzen  
Sos bleif der nach alleguort setzen oho! (5°)

. . . Dénélei das de Reckes. Noujé Reckes krâz dech net esu 't méhnt e jo . . . E gescheit Kant wan en nemen èppes le'ere welt iewel en as éch net an d'Schull ze brengen. All Ablak leit en am Gluster bei den Zaldoten. E kann éch och schuns den Exerciss ewi en âle Kaperol. Reckes mâch emol links um. (De Reckes mecht neischt.) En as nôch e winech schei iewel woert neme bis muor da wèr der e schuns hieren den Zâpestrêch blosen. All Leit soen en de't dem Apoleong fill gleichen. Ech dôn e bei d'Folek e mo's Generol gien. Dât elei as de Bénes. Bénesche knêp dei Brostlâp zu a kriwel net esu an der Nos. Das e stelle Jong. En hât emol solle Blêchschlier gien. E wor och schu beim Mêster awer en as e ze bôzech fir en Hantwîerek: ech loßen e stode'eren. . . (20°.)

DE RAMPLASSANG, 1 acte, texte et musique de Dicks, 22 novembre 1863.

Du temps que la milice existait encore dans le pays, un fils de laboureur a tiré un mauvais numéro et, préférant rester chez lui pour se marier, s'en allait chercher quelqu'un qui le remplaçait comme soldat. Dans les entrevues afférentes, il montrait tant de défauts de caractère que le candidat-remplaçant, au lieu de prendre sa place dans la caserne, le supplantait dans le cœur de sa fiancée, de sorte que rien n'empêchait plus notre conscrit de profiter lui-même des avantages de la vie militaire qui sont décrits ci-après. J'ajouterai une strophe bien connue de tout le monde.

Nu bekuk dech emol. We' stês de do? Ewe' en Hammel op den heneschte Bën. Wât mechs de fir e Bockel? Ewe' èng Kâz op èngem Schleifstên. D'Buschte stin der ewèch ewe' Bîsemsreiser an haner d'O'eren kent èn der Ripkraut se'en. . . . Wans d'emol èng Zeit bei den Zaldote wors dan huos de deng Knoche gerîcht, du bas gewèscht a gekêmt. . . . A gês de d'Kirmes op Urlaub da get et emol Frêt. . . . De Mechel as erem schålt et fun èngem Ènn zum àneren. As dât hien? 'T soll e sôn 't wèr net migelech. En as net me' z'erkennen. Wât e feine Borscht as dât haut. . . . (7°.)

Brengt ons Wurmeldenger hier  
De Letzeburger drenkt e gier.  
Welt mer bei d'Zaldôte gön  
Da muß mer och e Patt ferdrôn.  
Erop mam Stop  
Klappt op! . . . (1°.)

OP DER JUOCHT, 2 actes, texte et musique de Dicks, 18 avril 1870, est remarquable en première ligne par sa magnifique ouverture.

Le propriétaire d'une chasse fait organiser une battue par les soins de son garde et de l'aide de celui-ci. Il se propose de profiter de cette occasion pour demander la main de la fille du garde pour laquelle il se sent fortement épris, tandis que celle-ci s'est promise à l'aide-garde. La pièce se termine au grand contentement de tout le monde. Le garde-chasse sauve la vie au patron en abattant le sanglier qui le menaçait. Cet acte de courage lui vaut la main de la jeune fille et la place de son futur beau-père. Nous reproduisons deux récits de chas-

(Suite voir page 294.)